Document generated on 04/25/2024 3:54 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Scapin misanthrope
Les Fourberies de Scapin

Alexandre Lazaridès

Number 101 (4), 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26299ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lazaridès, A. (2001). Review of [Scapin misanthrope : *Les Fourberies de Scapin*]. *Jeu*, (101), 49–52.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ALEXANDRE LAZARIDÈS

Scapin misanthrope

Dans le mot du metteur en scène, Jean-Louis Benoit rappelle que Molière a écrit sa pièce (et interprété le rôle de Scapin) alors qu'il était bien malade, entendant par là que l'œuvre ne pouvait échapper à toute influence biographique, à l'humeur du moment de son auteur. Il s'explique ensuite sur la conception qu'il s'est forgée du personnage central à partir de cette prémisse : « Il y a de la mélancolie chez Scapin. C'est [*sic*] homme est seul. Si son énergie peut parfois paraître désespérée, c'est qu'elle est gratuite... » Cette question des relations entre la vie et l'œuvre n'est guère simple, et l'histoire de l'art abonde en exemples contradictoires, ce qui autorise les opinions les plus opposées sur ce point. D'ailleurs, l'interprétation de quelques-uns des grands acteurs du XXe siècle (Jean-Louis Barrault, Robert Hirsch, etc.) a fait de Scapin un être plus complexe, plus sérieux que le traditionnel personnage de farce, et, de la pièce que Boileau estimait indigne de l'auteur du *Misanthrope*, un des grands textes du théâtre et de la littérature. La conception de Benoit est donc, bien sûr, défendable, voire originale, mais elle s'applique d'abord et surtout au Scapin voulu par Benoit lui-même, car Scapin peut présenter d'autres visages, tout aussi convaincants. Par exemple, avec *les Fourberies*... présentées, en 1992, dans une mise en scène on ne peut plus enlevée, Denise Filiatrault faisait du personnage, interprété avec brio par Yves Jacques, un déluré constamment sympathique, sinon humain[1].

Les Fourberies de Scapin

COMÉDIE EN TROIS ACTES DE MOLIÈRE. MISE EN SCÈNE : JEAN-LOUIS BENOIT, ASSISTÉ DE MARIE SARTOUX ; ADAPTATION SCÉNIQUE : MARIO BOUCHARD (D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE D'ALAIN CHAMBON, RÉALISÉE À LA COMÉDIE-FRANÇAISE) ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; ACCESSOIRES : ROGÉ FRANCŒUR. AVEC ISABELLE BLAIS (HYACINTE), PIERRE COLLIN (ARGANTE), GINA COUTURE (NÉRINE), ANNE DORVAL (ZERBINETTE), GUY JODOIN (OCTAVE), BRIGITTE LAFLEUR (CARLE), CHARLES LAFORTUNE (LÉANDRE), ROGER LA RUE (SYLVESTRE), MARCEL LEBŒUF (SCAPIN) ET CLAUDE PRÉGENT (GÉRONTE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 17 AVRIL AU 12 MAI 2001.

Le Scapin du metteur en scène français est aux antipodes de cette conception : plus que mélancolique, il est triste, voire morose. Assis sur une borne à l'avant-scène, il observe la comédie humaine en misanthrope. Il n'y prend part que contraint de le faire, comme s'il se sentait étranger à tous les rôles que les circonstances lui proposent. Il vit par contrainte, et c'est au pied de la lettre que Benoit a pris son aveu : « [...] et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva. » Ses expériences lui ont fait tâter de la méchanceté des hommes. Une allusion laisse croire qu'il a connu les galères et, plus certainement encore, les lourdeurs de la justice (qu'il décrit dans tous leurs détails tortueux à un Argante affolé d'avoir à les

1. Voir le compte rendu de ce spectacle dans *Jeu* 65,1992.4, p. 204-207.

subir, à moins de laisser aller tout de suite deux cents pistoles). S'il continue d'aider, d'être « homme consolatif », comme lui-même se décrit devant le jeune Octave, ce n'est pas tant par altruisme que par curiosité, pour observer le comportement des hommes, avec le regard sans compassion d'un entomologiste penché sur des insectes étranges. On pourrait encore dire, dans une veine plus théâtrale, que son regard désabusé les transforme en pantins ou en marionnettes dont il aime tirer des ficelles. Afin de « tenter des entreprises hasardeuses », dit-il, et cette forme de pouvoir un peu triste semble le seul plaisir qui lui reste. En somme, c'est une vision plutôt inattendue d'un fourbe qui serait le jumeau d'Alceste, mais c'est en cela que réside son intérêt. Le metteur en scène l'a prise comme fil conducteur de son spectacle. De prime abord, elle peut déranger ceux pour qui la pièce de Molière est un divertissement, mais elle s'impose tranquillement au spectateur par sa cohérence.

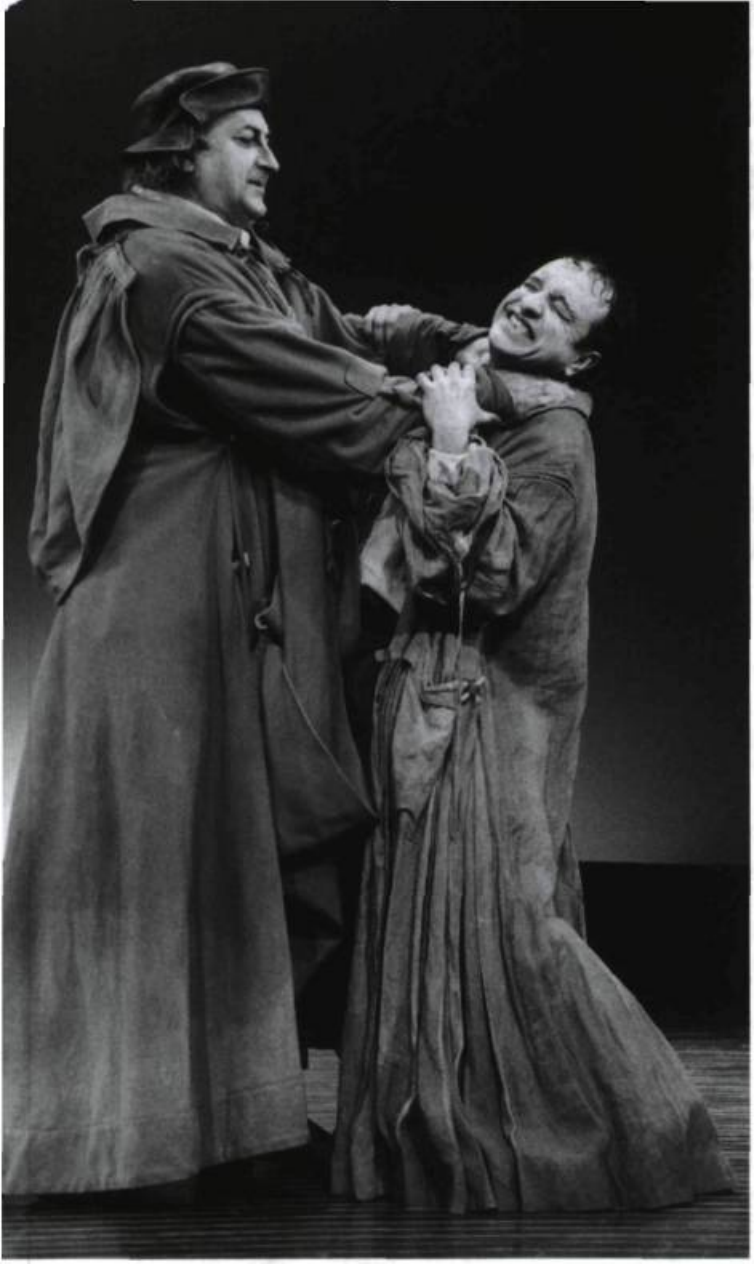
Du code scénique

Dès les premières minutes, on est dans un autre monde que celui du quotidien : nous voyons un bateau ballotté sur une mer démontée, le tout représenté comme dans un jeu de marionnettes, puisque les vagues sont une toile argentée parcourue d'ondulations qui suffiraient à donner le mal de mer, et le bateau n'est qu'une maquette. Ce premier tableau n'est pas, à vrai dire, exigé par le texte, mais est bien trouvé, et pas seulement parce qu'une salle est toujours ravie de suppléer par l'imagination aux détails nécessaires à la scène. Cette embarcation agitée comme un fétu de paille annonce aussi tous les troubles que va susciter le retour d'Argante et de Géronte, qui étaient partis depuis deux mois en voyages d'affaires. En leur absence, leurs fils Octave et Léandre sont tombés éperdument amoureux, le premier d'Hyacinte et le second de Zerbinette, ce qui contrecarre les projets des deux compères. Ces derniers voulaient renforcer leur amitié par une alliance plus étroite en les mariant avec leurs filles respectives – ce que, hasard providentiel et prévu, se découvriront être à la fin les jeunes femmes élues par les fils.

L'espace scénique est utilisé de façon dynamique, je veux dire que les déplacements semblent aimantés par des lignes de force qui rendent sensibles les relations entre les personnages. D'où, entre autres, le choix de situer Scapin de côté, aux limites de l'aire de jeu, tel un exilé volontaire. Il y aura ainsi deux spectacles, celui que la salle regarde et celui que Scapin regarde de son côté, mais auquel il lui faut bien participer de temps en temps. Que les personnages arrivent d'un côté ou de l'autre, nous sommes amenés à croire en une sorte de topographie imaginaire d'où ils sortent pour venir à notre rencontre et où ils retourneront vivre. Ainsi, même hors de notre champ de vision, chaque personnage continue d'influencer l'action en cours, d'exister pour nous. Cette compréhension de la logique spatiale qui fonde la magie du théâtre est une des forces de la mise en scène de Jean-Louis Benoit. Elle lui a d'ailleurs valu le Molière 1998 de la meilleure mise en scène et du meilleur spectacle de répertoire.

Claude Prégent (Géronte) et Marcel Leboeuf (Scapin) dans *les Fourberies de Scapin* (Théâtre du Rideau Vert, 2001). Photo : Yves Renaud.

Il y avait un prix à payer pour cette conception d'un Scapin revenu de tout. Et ce prix, c'est la difficulté de s'identifier à lui, pour s'amuser avec lui des travers petits et grands de la nature humaine. Au-delà de la farce, la scène de la bastonnade nous étonne par sa cruauté, faute de pouvoir partager vraiment la délectation de Scapin. Le grand sac dans lequel se trouve Géronte est accroché à la manière d'un *punching-*



bag, tandis que Scapin, avec une application méthodique et une flamme méchante dans les yeux, y donne de grands coups chaque fois qu'il lui passera sous le nez, dans un jeu de scène précis mais sans véritable drôlerie. Les calculs balistiques du bourreau afin que ses coups se fassent les plus douloureux possible ressemblent un peu trop à du sadisme et, s'il y a tout de même de la place pour un certain rire, selon le degré de tolérance de chacun à une telle situation, ce rire est vaguement pénétré de malaise. Plutôt que punition infligée à un barbon, la scène est un plat mangé froid, comme on dit qu'est toute vengeance. On n'en aurait pas redemandé.

Pour atténuer, aurait-on dit, cet aspect, la bastonnade est présentée comme du théâtre dans le théâtre, un simple « jeu », puisque, avant que la scène ne commence, des rideaux s'ouvrent pour donner vue sur une autre scène encastrée dans la « vraie ». Solution qu'on peut estimer simpliste, le théâtre n'étant pas simple négation de la réalité. Il peut, au contraire, aviver la perception que nous en avons. On quitte donc la salle sans ce sourire que les comédies de Molière suscitent, sourire dont nous avons grand besoin parce que c'est un sourire de réconciliation avec le genre humain, *malgré tout*. L'actualité constante de Molière, c'est le besoin de retrouver la source de ce sourire. En fin de compte, ce que l'option de Jean-Louis Benoit ajoutait en modernité à la pièce, elle la lui ôtait en humanité. Non sans pertinence pourtant, puisqu'elle nous rappelait à certaines réalités difficiles du monde présent.

Du jeu et des costumes

Les acteurs ne semblaient pas bien à l'aise avec cette vision des *Fourberies*..., en partie, semble-t-il, par manque de répétitions, puisque la mise en scène avait été conçue en 1997 pour la Comédie-Française sans qu'aucun des acteurs français ne prenne part à la distribution d'ici. Le style de jeu exige une mise en place au quart de tour, et cette précision ne paraissait obtenue qu'au moyen d'une grande concentration de la part des acteurs. La rigueur des exigences se faisait sentir sur l'interprétation un peu contrainte ce soir de première, en particulier, dans les deux scènes centrales où Scapin soutire de l'argent à Argante et à Géronte. Le jeu de Pierre Collin était loin

d'être au point, et ses virevoltes sur scène ressemblaient à des échappatoires ; trop souvent, çà et là, des mots, parfois des phrases, étaient mâchouillés et incompréhensibles. Claude Prégent s'en est mieux tiré, mais son manque d'aisance tirait par moments vers la raideur. Si Marcel Lebœuf entre dans son Scapin sans peine, dans une interprétation égale mais peu inspirée, détaché de lui-même comme des autres, en revanche, Guy Jodoin (Octave) ouvre la pièce par un numéro étonnant d'allant et d'aisance physique, sorte de ballet vertigineux où sont parodiés ces petits marquis ridicules dont Molière s'était fait une spécialité.

Enfin, régal pour les yeux, les costumes signés François Barbeau avaient un panache qui transformait, grâce aussi aux éclairages de Michel Beaulieu, chaque scène en tableau. Les deux jeunes premiers paradaient dans des couleurs flamboyantes, l'un, en rouge écarlate, l'autre, en jaune canari. Les jeunes femmes paraissaient presque plus discrètes dans leurs atours féminins pourtant exubérants. Pour faire contrepoids, les deux vieillards étaient fagotés comme des infortunés, dans une cape brune, et tant pis pour les ladres ! Indifférent à toute mode, Scapin était sobrement vêtu, de façon presque contemporaine, hors du temps comme du monde. Une partie de la saveur acide du spectacle résultait du contraste entre les couleurs chatoyantes que l'œil percevait et la vision du monde plutôt sombre transmise à l'esprit. Ce contraste devenait lui-même une métaphore des contradictions des passions humaines dont Scapin, cynique, savait se moquer et tirer profit, et qu'Alceste, misanthrope, déplorait et voulait corriger. La comédie humaine n'en est-elle pas toujours là ? **j**

On quitte donc la salle sans ce sourire que les comédies de Molière suscitent, sourire dont nous avons grand besoin parce que c'est un sourire de réconciliation avec le genre humain, *malgré tout*.